
M A N U S C R I T

AMERICAN HOTEL

de Sara Stridsberg

traduit du suédois (Suède) par Marianne Ségol-Samoy

cote : SUE18D1130

année d'écriture de la pièce : 2016
année de traduction de la pièce : 2018



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

CARTER
VLADIMIR
JACK
SYLVIA
SILVER
STORM
UNE VOIX (RONALD REAGAN)

Storm n'est qu'une voix sur scène.

Carter et Vladimir se trouvent au dernier étage d'un gratte-ciel abandonné quelque part à Detroit, USA. Vladimir veut que Carter l'aide à mourir. Autrefois Carter a vécu avec le frère jumeau de Vladimir, Jack, dans une partie plus riche de la ville. Elle a eu un enfant avec lui qu'elle ne voit plus, Storm. Avant de rencontrer Jack, elle vivait avec Vladimir. Dehors, le monde se transforme progressivement. Tombe en ruine.

SCENE 1.

Une lumière verdâtre s'imisce à travers une rangée de fenêtres au seizième étage d'un gratte-ciel. Des objets sont dispersés un peu partout dans la pièce : des sacs, des tas de vêtements, des journaux et des livres, de vieux ordinateurs, des meubles de bureau, des photocopieuses. À l'autre bout de la pièce se trouve un ascenseur. Une lumière crue en jaillit parfois. Un homme est assis devant une des fenêtres. Il regarde dehors, immobile comme une statue. Il est en surpoids, a les cheveux blonds, le visage couvert de taches de rousseur. Il porte un débardeur sale et un jogging. C'est Vladimir. Une femme avec de larges lunettes de soleil se tient dans la lumière. C'est Carter. Elle est en tenue de sport jaune. Elle vient d'entrer. Elle est essoufflée et en sueur. Ses cheveux blonds qui lui descendent jusqu'à la taille sont striés de mèches argentées, de mèches emmêlées, de perles indiennes. Un peu plus loin dans la pièce, une vieille femme est allongée dans une balancelle en train de se balancer lentement. C'est Sylvia, la mère de Carter.

Carter avance vers Vladimir. Il tourne la tête vers elle. Son visage s'éclaire en un large sourire. Puis il se tourne de nouveau vers la fenêtre et regarde dehors.

VLADIMIR.- T'étais où?

CARTER.- Au stade. Pour le cent mètre. C'est un homme blanc gigantesque qui a gagné.

Silence.

Le bruit d'un hélicoptère qui traverse le ciel au-dessus du gratte-ciel.

CARTER.- Tu voudras m'accompagner un jour ?

VLADIMIR.- Certainement pas.

Carter rit.

VLADIMIR.- Je sais que tu aimes ça, mais moi je ne comprends pas pourquoi ils ne rentrent pas chez eux se foutre sur leur canapé. Rien que de les regarder ça m'épuise.

CARTER.- De près on dirait des bêtes de proie. Ceux qui courent. J'adore m'approcher de cette puissance extraordinaire. Elle est presque inhumaine. Il y a une perfection chez ces animaux qui m'attire comme un aimant.

Vladimir ne l'écoute plus.

CARTER.- Oui, et sur le chemin du retour j'ai baisé avec un gorille qui s'était enfui du zoo.

VLADIMIR.- Mmm.

CARTER.- Mais il était tellement poilu. Et genre trapu comme un macaque.

VLADIMIR.- Quoi ? Qui ça ?

CARTER.- Personne. Rien.

VLADIMIR.- O.K.

Silence.

VLADIMIR.- Dis, Carter. T'as l'intention de faire ça quand ?

CARTER.- Revenir à la compétition ?

VLADIMIR.- Arrête. Jamais tu ne reprendras. Tu sais très bien ce que je veux dire.

Elle lui caresse le bras, le renifle, l'embrasse. Il lui retire ses lunettes de soleil et les laisse tomber par terre.

CARTER.- Je veux pas.

VLADIMIR.- Si je te le demande ?

CARTER.- Tu m'as déjà demandé cent fois. Comment tu peux me demander une chose pareille ? *(Elle pointe le pistolet du doigt)* Je déteste que tu l'aies ici. J'ai peur en permanence.

Silence.

Elle verse un liquide couleur ambre dans deux verres.

VLADIMIR.- Il faut que ce soit toi.

*Elle avale son verre cul-sec puis s'allonge par terre, les bras et les jambes en croix.
Vladimir se couche sur elle.*

VLADIMIR.- Tout seul je ne peux pas. J'ai essayé, je n'y arrive pas. *(Pause)*. Tu as peur de moi aussi ?

CARTER.- Un peu.

VLADIMIR.- Mais ce n'est pas à toi que je veux faire du mal. Jamais je ne pourrais.

CARTER.- Si on veut se tuer soi-même on est un meurtrier, non ?

VLADIMIR.- Appelle ça comme tu veux.

CARTER.- Moi j'appelle ça un meurtre. Jamais je ne ferai ça.

VLADIMIR.- Si.

CARTER.- Je t'aimerai toujours.

VLADIMIR.- Il y en a beaucoup qui m'aiment.

CARTER *(rit)*.- Qui, à part moi ?

Il reste silencieux un instant.

VLADIMIR.- Jack. *(Pause)*. Et Storm.

Carter détourne la tête et ferme les yeux.

Puis elle reprend.

CARTER.- Mais il n'y a que moi ici ?

VLADIMIR.- Oui. Il n'y a que toi.

Silence.

CARTER.- Parfois c'est comme si tu étais déjà mort.

VLADIMIR.- Je suis juste gros.

CARTER (*rit*).- T'es pas gros.

Il se relève et enfle un pull. Dans le dos il y a un énorme accroc, comme s'il s'était accroché à un clou. Il s'éloigne puis retourne s'asseoir devant la fenêtre.

CARTER (*Se lève et regarde par la fenêtre*).- Quand on a emménagé ici il y avait des oiseaux de mer partout autour de nous. On les a chassés. (*Pause*). Loin tout en bas, un journal solitaire est poussé par le vent le long du trottoir. À cette heure de la journée il n'y a jamais de voiture qui passe. La frontière entre la ville et la nature a disparu. Entre la ville et le ciel. Mais c'est peut-être seulement de là-haut qu'on le sent, si près des nuages. Peut-être que ce genre de frontières n'a jamais existé. Il me manque déjà. Ceux qu'on était il y a longtemps me manquent. Toutes ces discussions doivent le fatiguer autant que moi. Aujourd'hui on serait capables d'interchanger nos répliques. La lumière dure et verdâtre lui donne un air tellement fatigué. Je me souviens du jour où on s'est rencontrés. C'était comme si on essayait de se manger. On se disait qu'on avait de la chance de ne pas être végétariens.

Vladimir enfle une veste toute simple et une paire de lunettes qui lui recouvre presque tout le visage. C'est la première fois qu'ils se rencontrent. Carter vient chez Vladimir regarder ses photos.

CARTER.- Donc c'est ça ton studio ?

VLADIMIR.- Oui.

Vladimir lui tend une photo.

Elle la regarde.

VLADIMIR.- C'est ça qui se passe quand on est mort. On se transforme en une image figée. Un corps mort c'est comme une photo. Il n'a plus que deux dimensions. Et ça se fait en un clin d'œil.

CARTER.- Je sais.

VLADIMIR.- Comment tu le sais ?

Silence.

CARTER.- J'ai commencé à écrire une thèse là-dessus. Mais j'ai laissé tomber.

VLADIMIR.- Dommage.

CARTER.- Non, c'est bien. Ça devenait trop dur. Ou plutôt ça me rendait triste.

VLADIMIR.- La thèse te rendait triste ?

CARTER.- Oui, je crois. Et ma mère est morte. Mais je n'ai pas envie d'en parler.

VLADIMIR.- O.K. *(Pause)* Tu ressembles à un immeuble. Tu le savais ? *The Wurlitzer building.*

CARTER.- Ah bon. Et c'est bien ?

VLADIMIR.- C'est très bien. Tout ce qui a rapport avec toi est bien.

CARTER.- *(à la salle)* Vladimir aimait mes cheveux longs bien qu'ils soient emmêlés et sans vie comme de la cendre. Les tresses, les fleurs, les perles indiennes que je portais. Il aimait mes mèches claires qui prenaient des teintes argentées. Il m'appelait Carter, Nixon, Reagan, the Wurlitzer building. Au début. Puis c'est devenu seulement Carter. Comme disait aussi Sylvia. Comme disait tout le monde. *Ne m'abandonne pas, Carter. Tue-moi, Carter.* J'ai emménagé chez lui dès le premier soir. Je portais mon jean blanc et mon pull Daimler Chrysler.

VLADIMIR.- Tu comptes rester un moment ?

CARTER.- Quoi ? Tu le veux ?

Il ne répond pas. Carter se déplace dans la pièce. Elle regarde les photos accrochées à un fil qui traverse la pièce. Vladimir la suit.

CARTER.- *(à la salle)* Quand on s'est rencontrés, Vladimir photographiait des femmes âgées en train de déjeuner. Personne ne s'intéressait à ses photos mais il continuait quand même à harceler différentes galeries. Je trouvais ça irrésistible. Partout dans son petit appartement sous les combles étaient accrochées des photos de femmes seules assises à des terrasses de restaurants luxueux. Elles avaient l'air vulnérables et complètement paumées parmi les gratte-ciels. Comme des chiens de luxe égarés. Et en

même temps elles étaient monumentales. Immortelles. (*À Vladimir*) Et quelqu'un les achète ?

VLADIMIR (*rit*).- Bien sûr que non. Tout le monde les déteste.

CARTER.- Pas moi. Moi je les aime.

VLADIMIR.- C'est pour ça que je t'aime.

CARTER (*se tourne vers lui, surprise*).- Moi ?

VLADIMIR.- Oui.

CARTER.- Ah.

VLADIMIR.- Beaucoup en fait.

CARTER (*touche une photo*).- D'habitude jamais personne ne m'aime. Dès le début je gâche toujours tout.

VLADIMIR.- Ça je veux bien le croire. Comme ça on est deux.

CARTER.- J'ai été virée de mon boulot de téléopératrice.

VLADIMIR (*rit*).- Le but n'était sans doute pas de parler pendant quatre heures au téléphone avec le même client. Je n'ai même pas acheté cette assurance. Peut-être que j'aurais dû le faire.

CARTER.- Ça n'a aucune importance. Tôt ou tard ils m'auraient foutue à la porte.

VLADIMIR.- Ta voix. Elle était si...

Elle l'embrasse pour faire taire les mots.

CARTER.- Tu allais dire qu'elle était sexy ?

VLADIMIR.- J'allais dire qu'elle était magnifique. Absolument magnifique.

Carter pointe du doigt une des photos.

CARTER.- Ces femmes-là. On dirait qu'elles appartiennent à une autre époque. Elles me font penser aux femmes de mon enfance. Elles ressemblent à Sylvia.

SCÈNE 2.

Dans l'appartement au seizième étage du gratte-ciel. Vladimir est assis devant la télé qui s'est soudain remise à fonctionner. Il zappe. Des centaines de chaînes de Taiwan, Singapore, Tokyo. Le regard de Carter se perd dans les images qui défilent.

Une femme maigre avec un fichu sur la tête se tient un peu plus loin. C'est Sylvia. Elle se contemple dans un miroir. Le soleil brille soudain avec intensité dans la pièce. Sylvia va s'allonger dans la balancelle et ferme les yeux à cause de la lumière vive. Carter est assise à côté d'elle et lui parle.

CARTER (*à Vladimir qui ne lève pas les yeux et ne lui répond pas*).- Sylvia a toujours dit que la mort viendrait la chercher tôt. Elle avait vu les guerres qui arriveraient. Elle disait que c'est l'amour qui détruit l'être humain. Elle disait que deux tours brûleraient au loin, que les gens tomberaient du ciel comme de la cendre, que la vengeance des États-Unis serait multipliée par sept, que les grandes guerres qui suivraient engendreraient des flux migratoires énormes dans le monde entier. Elle disait qu'on passe toujours à côté du plus important. Elle savait tout, allongée et mourante dans sa balancelle avec son fichu grasseyeux sur la tête. Je pense tout le temps à ses prophéties et je me demande quand elles se réaliseront. Elle a tout fait très tôt. Elle a commencé à travailler tôt, quatorze ans, elle a eu un enfant tôt, seize ans, elle est morte tôt, quarante et un ans. Quatorze, seize, quarante et un. Quatorze, seize, quarante et un. Elle s'est consumée rapidement comme une bougie.

SYLVIA (*lève la tête du miroir*).- C'est un compliment ?

CARTER.- Oui. Tu as très peur ?

SYLVIA.- Pas tant que ça. J'ai eu bien plus peur de vivre.

CARTER.- Mais toi tu n'as jamais eu peur !

SYLVIA.- Si. Tout le temps.

Silence.

Sylvia ferme les yeux.

SYLVIA.- Plus j'y pense plus j'ai le sentiment d'avoir raté une chambre. À l'*American Hotel*. Une fois. Une seule chambre sur trois cent quarante-neuf. J'ai oublié de mettre des nouveaux savons et des serviettes de bain propres.

CARTER.- Mais tu sais que ce n'est pas vrai.

SYLVIA.- Pourtant j'ai vraiment le sentiment.

CARTER.- L'hôtel n'existe même plus, maman.

SYLVIA.- Ah bon ?

CARTER.- Aujourd'hui c'est une ruine. Il n'y a plus que des drogués qui vivent dedans. En plus, tu es la meilleure femme de ménage du monde. Jamais tu n'aurais raté une chambre.

Sylvia rit.

SYLVIA.- Oui, le ménage, ça je sais le faire. Je mériterais qu'on me donne un prix. *(Pause)*. C'est la seule chose qui m'énerve. De ne plus pouvoir faire le ménage. C'est dans un état pas possible ici. *(Subitement. Comme un éclair)*. Dis-moi tout. Pour ne rien regretter plus tard.

Silence.

SYLVIA.- Dis-moi le pire. C'est ce qu'on doit faire dans ce genre de situations. Je suis prête.

Elle lève les bras comme pour se battre.

CARTER.- Maman, je n'ai rien à te dire. Tu peux baisser tes poings.

Sylvia les laisse tomber.

SYLVIA.- Je m'étais attendue à ce que ce soit un peu plus animé autour de mon lit de mort. Un peu plus genre Far West avec des accusations, des règlements de compte. Du drame, quoi.

Silence.

CARTER.- J'ai été très heureuse que tu existes.

SYLVIA.- Arrête maintenant, Carter. Ne sois pas mièvre.

CARTER.- Je ne veux pas passer ma vie à essayer de fuir quelqu'un. Comme tu l'as fait toi. Avec ta mère.

SYLVIA.-Pourtant tu cours tout le temps. Tu ne fais que ça.

CARTER.- Je ne cours pas pour te fuir. Je cours pour te rattraper.

SYLVIA.- Ne sois pas triste, Carter. Moi aussi j'ai été très chiante.

CARTER.- C'est ça qui va me manquer. *(À la salle)* J'étais assise sur une chaise pliante à côté d'elle et je travaillais sur ma thèse. Le sujet était le squelette. Mon idée était que le squelette est l'image du mal que nous avons en nous, les contours du fantôme et du loup que nous portons en nous en permanence mais auxquels nous essayons d'échapper quand nous les apercevons dans le monde, chez le médecin ou dans un musée. Je pensais aussi que le squelette est une esquisse de l'être humain, le croquis d'un bonhomme fait à la va-vite. Ou le début d'un portrait. Loin au fond de nous, nous appartenons tous à la même humanité brute. Quand Sylvia est tombée malade, j'ai abandonné cette idée. Au fur et à mesure que son squelette apparaissait sous sa peau tendue et grise j'ai glissé vers un nouveau sujet. Je l'ai fait pour elle bien qu'elle ne soit au courant de rien. De la même manière que c'est pour elle que j'ai fait de la compétition, que je cours le soixante et le cent mètre depuis mon enfance. Sylvia n'avait pas peur de la mort. Pas comme moi. Je voyais la mort chercher à l'attraper avec sa main, je voyais des ombres s'assembler autour de son lit. C'est cet été-là que j'ai rencontré Vladimir et Jack. La mort cherchait à attraper Sylvia et moi je cherchais à attraper la vie.

Elle embrasse Sylvia sur la joue et se lève.

CARTER *(à la salle)*.- La première fois que j'ai rencontré Jack, Vladimir et moi, on ne se fréquentait que depuis quelques semaines. Vladimir n'était plus le même quand Jack se trouvait à proximité. Il se repliait sur lui-même comme s'il avait honte. Jack était riche et